Mémoire traumatique, corps et identité dans l'écriture d'Aharon Appelfeld

Exemple de *Histoire d'une vie* (1999) et *Le garçon qui voulait dormir* (2010)

Jiaojiao Xia

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/4207>

DOI : 10.4000/tsafon.4207

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 39-56

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Jiaojiao Xia, « Mémoire traumatique, corps et identité dans l'écriture d'Aharon Appelfeld », *Tsafon* [En ligne], 82 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 12 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/4207> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.4207>

Mémoire traumatique, corps et identité dans l'écriture d'Aharon Appelfeld

Exemple de *Histoire d'une vie* (1999)
et *Le garçon qui voulait dormir* (2010)

Jiaojiao Xia*

Je n'inventais pas,
je faisais surgir des profondeurs de mon corps
des sensations et des pensées
absorbées en aveugle¹.

La mémoire pèse sur toute la création d'Appelfeld, comme celui-ci le confie dans le recueil de ses conférences intitulé *L'héritage nu* (1994) : « la mémoire est sans aucun doute l'essence de la création »². À travers elle, l'écrivain a pu enfiler un à un les fragments de sa vie en réunissant ainsi les différentes strates de l'existence, un geste qui finit par donner à cette dernière une forme de sens. Par ce processus, il répare la scission identitaire que son expérience traumatique lui a fait subir, pratique une reconstruction de son identité. N'étant encore qu'un enfant de huit ans lorsque son expérience traumatique de la guerre commence³, toutes les perceptions, les sensations et la douleur se sont enracinées dans les cellules

* Université de Montréal, Canada.

¹ Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie* (1999), traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, p. 223.

² Aharon Appelfeld, *L'héritage nu* (1994), traduit de l'anglais par Michel Gribinski, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 14.

³ « En 1940, sa mère est tuée, son père et lui sont séparés et déportés », voir *Laisser parler le silence, un entretien avec Aharon Appelfeld*, <https://remue.net/Laisser-parler-le-silence-un-entretien-avec-Aharon-Appelfeld>, consulté le 10 septembre 2021.

mêmes du corps de l'écrivain. Ces souvenirs non maîtrisés laissent une réactivité pérenne chez le sujet traumatisé et ce, même lorsqu'il atteint l'âge adulte. Toutes ces traces mnésiques, telles un « corps étranger »⁴ dans le sens freudien, envahissent le corps du sujet et y sont ancrées. Partant de ce constat, nous proposons ici une lecture de deux ouvrages autofictionnels d'Aharon Appelfeld⁵ en nous appuyant sur la philosophie de l'identité personnelle de Ricœur et la philosophie de la mémoire de Bergson, ainsi que sur l'idée de « mémoire affective » proposée par le psychiatre Paul Sollier (1861-1933).

Selon Ricœur, la mémoire, qui constitue la « composante temporelle de l'identité »⁶, est décisive pour définir cette dernière et doit être mobilisée « au service de la quête, de la requête [et] de la revendication d'identité »⁷. La question sera dès lors, dans une perspective ricœurienne, de savoir comment la mémoire, qui constitue la base et le matériau de toute la création d'Appelfeld, joue un rôle constructif dans le rétablissement de l'identité chez l'écrivain, et comment la mise en scène des souvenirs de la Shoah permet à l'auteur de retrouver l'unité de sa vie. Dans quel sens le récit littéraire revêt-il des valeurs ontologiques ?

Chaque individu ayant traversé la Seconde Guerre mondiale a subi des ruptures d'identité, si nous observons cette dernière dans l'ordre de ses strates temporelles. Les événements traumatiques donnent lieu à des cassures de la continuité temporelle qu'exige l'identité personnelle. Comment, dès lors, si on considère l'évocation intrusive des souvenirs traumatiques comme événement dans le temps, doit-on penser cette résurgence du passé en l'inscrivant dans la philosophie temporelle de Bergson ? Et comment positionner le corps dans toute la philosophie de la mémoire de ce dernier ? Dans quel sens la « mémoire corporelle » chez Appelfeld pourrait-elle correspondre à ce que Bergson a élaboré sur la mémoire du corps ?

Enfin, compte tenu de la manière dont les souvenirs sont évoqués chez Appelfeld, à savoir le rôle essentiel que joue le mouvement corporel dans les récurrences du passé, nous nous proposerons de corroborer notre hypothèse pour l'analyse de la mémoire du corps chez Appelfeld à la

⁴ Sigmund Freud et Josef Breuer, *Études sur l'hystérie* (1895), traduit de l'allemand par Anne Berman, Paris, PUF, 1956, p. 4.

⁵ A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, op. cit., p. 223 ; et Aharon Appelfeld, *Le garçon qui voulait dormir* (2009), traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, Paris, Éditions de l'Olivier, 2011.

⁶ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 98.

⁷ *Ibid.*

lumière de la « mémoire involontaire » chez Proust, en nous appuyant également sur la notion de « mémoire affective » développée par Sollier.

Philosophie de l'identité

Pour répondre à ces questions, il est tout d'abord important d'éclaircir la notion d'identité chez Ricœur. Toute la pensée du philosophe français consiste à expliciter l'identité de l'être humain. D'après Ricœur, l'identité personnelle réside dans un maintien de soi dans le temps. Dans son ouvrage *Soi-même comme un autre* (1990), qui est la poursuite de sa réflexion sur l'identité personnelle et en est une étude approfondie et plus détaillée, il propose deux modalités pour mettre en lumière sa notion d'identité, à savoir, l'identité-*idem* et l'identité-*ipse*.

Étant donné que la philosophie de Ricœur met l'accent sur l'importance de la narration et du langage pour la construction de l'identité du sujet, autrement dit, pour l'autodésignation de l'individu, il est important d'examiner comment le philosophe définit la perte d'identité : s'agit-il de la cause et du déclencheur de tout le processus ? Dans *Soi-même comme un autre* et, plus précisément, dans la sixième étude intitulée « Le soi et l'identité narrative », Ricœur répond à cette question à partir de la dialectique de l'*idem* et de l'*ipse*, en définissant la perte d'identité comme une « mise à nu de l'ipséité par perte de support de la même »⁸. Cette cassure identitaire est la base de notre travail qui tâche de représenter le processus de reconstruction de l'identité à travers la mémoire.

De plus, la perte d'identité peut s'expliquer aussi en examinant les causes de la fragilité de l'identité que le philosophe a évoquées dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, à savoir l'altérité et la violence fondatrice. Dans un premier temps, l'altérité peut être mal tolérée, par exemple quand « la confrontation avec autrui, [est] ressentie comme une menace »⁹ et que l'Autre « vient à être perçu comme un danger pour l'identité propre »¹⁰. Dans ce sens, la menace peut se produire par des atteintes tant corporelles qu'imaginaires, comme, par exemple, des atteintes à l'estime de soi. Cette menace nuit à la corporéité, composante de l'ipséité de l'individu et aussi du rapport que celui-ci entretient à l'Autre. Cette altérité qui met en péril se manifeste dans toute la mémoire d'Appelfeld concernant la période de la guerre. Par exemple, pendant les deux années où il s'est exilé dans la

⁸ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 178.

⁹ P. Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 99.

¹⁰ *Ibid.*

forêt et s'est réfugié auprès de différentes familles paysannes ukrainiennes, afin de ne pas être reconnu comme enfant juif, le « je » a caché sa langue maternelle en restant silencieux autant que possible et a modifié son aspect en mettant les vieux vêtements de la prostituée qui l'a hébergé, sans parler des gifles et des coups qu'il a reçus des gens pour lesquels il a travaillé : toutes ces expériences, qui ont signifié une menace pour le narrateur, enfant à cette époque-là, ont été gravées en lui et constituent ainsi une mémoire corporelle. Les agressions physiques se poursuivent sur la route vers l'Italie et pendant son temps passé à l'armée, confronté à des pédophiles¹¹. D'ailleurs, cette menace venant de l'Autre peut aussi se manifester par des atteintes imaginaires à l'estime de soi du sujet. Par exemple, la confiance et les connaissances du personnage Sh., que le narrateur a rencontré lors de son service militaire, ont provoqué chez celui-ci un complexe d'infériorité, puisque, pendant la guerre, ce personnage a fait des études intensives avec ses parents tandis que le « je » était comme en exil et orphelin¹². Toutes ces influences négatives exercées par les autres constituent des traces mémorielles physiques et psychologiques qui font partie de l'identité de l'auteur.

Une autre cause de la fragilité de l'identité évoquée par Ricœur est l'héritage de la violence fondatrice qui met l'accent sur les violences liées à la guerre. Celles-ci constituent, tout d'abord, des atteintes corporelles et, surtout, elles font naître, chez celui qui a subi ou vu ces actes violents, de la souffrance. Cette dernière peut susciter chez l'individu « le sentiment d'une disjonction intime, d'une dispersion du sujet, devenu collection ou amas de parties, où il est impossible de trouver le principe d'une unité véritable »¹³. Appelfeld transmet la souffrance que la guerre lui a infligée, ainsi qu'aux rescapés de sa génération, en créant le personnage d'Erwin dans *Le garçon qui voulait dormir*, qui lutte pour la guérison de son corps souffrant. Après huit opérations, et grâce à sa persévérance, le « je » a fini par sentir ses jambes se rattacher à son corps¹⁴.

D'après nous, en suivant la perspective de Ricœur, ce combat entre le sujet agissant et le corps souffrant constitue aussi une manifestation de l'ipséité de l'identité, traduite par la dimension corporelle, car « le critère corporel n'est pas par nature étranger à la problématique de l'ipséité, dans la mesure où l'appartenance de mon corps à moi-même constitue le

¹¹ A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, op. cit., p. 94.

¹² *Ibid.*, p. 159.

¹³ Claire Marin, « Penser la souffrance avec Ricœur » dans *Philosophie*, 2017/1, n°132, p. 127.

¹⁴ A. Appelfeld, *Le garçon qui voulait dormir*, op. cit., p. 228.

témoignage le plus massif en faveur de l'irréductibilité de l'ipséité à la mêmeité »¹⁵.

En outre, selon Ricœur, l'altérité n'est pas extérieure à l'ipséité et elle appartient à la constitution ontologique de celle-ci¹⁶. Dans ce roman, la guérison du corps souffrant, les efforts pour lutter contre la douleur corporelle, le dur processus d'apprentissage de la langue hébraïque et le cheminement vers la création se superposent. Cet entrecroisement des parcours reste néanmoins à éclaircir. Dans la perspective de la passivité de l'altérité chez Ricœur, la douleur corporelle peut se transmuier en souffrance : « avec la diminution du pouvoir d'*agir*, ressentie comme une diminution de l'effort pour *exister*, commence le règne proprement dit de la souffrance »¹⁷. Dans son discours intitulé *La souffrance n'est pas la douleur* (1994), le philosophe a précisé cette transformation : d'une part, quand la douleur corporelle entraîne chez le sujet une atteinte à « l'intentionnalité *visant* quelque chose, autre chose que le soi [...] le soi s'apparaît rejeté sur lui-même » ; d'autre part, quand la douleur cause une « crise de l'altérité qu'on peut résumer par le terme de séparation »¹⁸, le subir ou le pâtir peut se transformer en souffrir ; cela constituerait une manifestation de la passivité de l'altérité, plus précisément une « passivité *intime* »¹⁹. Dans le processus de guérison des fractures aux jambes, Erwin subit la souffrance sous ces deux aspects. D'un côté, la gravité de sa blessure lui a causé une sorte de perte d'espoir et parfois la douleur aiguë fait naître en lui un désespoir profond. Ainsi, il reste souvent seul dans sa chambre et se plonge dans le sommeil ou la lecture ; et il s'adonne à recopier des versets de la Bible. En plus, il exprime à plusieurs reprises le besoin d'être seul avec lui-même : « de retour dans ma chambre, je sentis les griffes de la mélancolie me pénétrer »²⁰. D'un autre côté, il subit une solitude provenant de la séparation d'avec les autres : « mais ces dernières semaines, j'avais senti l'écart se creuser entre eux et moi [...] ils marquèrent une distance [...] ils vivraient leur vie et moi je resterais là »²¹.

Cette « altérité intime » comme composante de l'ipséité se révèle dans le sujet souffrant, mais en même temps agissant, en tant que

¹⁵ P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op.cit., p. 155.

¹⁶ *Ibid.*, p. 367.

¹⁷ *Ibid.*, p. 371.

¹⁸ Paul Ricœur, « La souffrance n'est pas la douleur », dans *Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricœur*, sous la direction de Claire Marin et Nathalie Zaccari-Reyners, Paris, PUF, 2013, p. 17.

¹⁹ P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 371.

²⁰ A. Appelfeld, *Le garçon qui voulait dormir*, op. cit., p. 160.

²¹ *Ibid.*, p. 145.

dynamique entre le « moi agissant » et « la passivité corporelle »²². On pourrait affirmer que, face au corps souffrant, le sujet fait des efforts, autrement dit, il résiste : « exister, c'est résister »²³. C'est dans ce mouvement que se révèle l'importance de l'acte ou de la *praxis* pour l'identité. Tout au long de son processus de guérison, Erwin fait toutes sortes d'efforts pour lutter contre la souffrance. Par exemple, entre les opérations : « des douleurs violentes me traversaient, mais je ne renonçais pas à mes heures de copie »²⁴ ; ou pendant sa convalescence :

Des forces inconnues me parcouraient et le désir d'être de nouveau sur mes deux jambes n'était pas éteint. J'avais souffert ces derniers mois de douleurs qui pouvaient m'emplir de désespoir, mais j'avais toujours réussi à me secouer pour recopier inlassablement des passages entiers de la Bible²⁵.

Un vif élan me parcourait malgré la souffrance : je voulais avancer²⁶.

Erwin a puisé de la force dans les versets de la Bible, du calme dans le style littéraire d'Agnon et du réconfort dans les rêves où il a conversé avec ses parents. Ainsi, le moi agissant et la douleur du corps en tant qu'« altérité intime », forment une unité dynamique. Cela pourrait être considéré comme la traduction du point de vue de Ricœur sur l'ipséité à l'égard de la souffrance : chacun de nous est un être souffrant et agissant²⁷. D'ailleurs, le processus d'apprentissage de l'hébreu et le cheminement du narrateur vers l'écriture sont aussi douloureux et durs que l'effort pour se remettre debout. Pourtant Erwin y est arrivé. Ce combat a partie liée, d'après nous, avec « l'éthique du récit » chez Ricœur : à travers la mise en intrigue, le récit ou l'écriture impute l'action à son agent. Autrement dit, l'écriture accorde au sujet la puissance d'agir face à la passivité qui vient de son propre corps ou du monde extérieur.

Concernant les deux modalités de l'identité proposées par Ricœur, à savoir la « mêmété » et « l'ipséité », nous nous focaliserons sur le quatrième versant²⁸ de la mêmété, soit la permanence dans le temps, afin

²² P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, *op.cit.*, p. 372.

²³ *Ibid.*

²⁴ A. Appelfeld, *Le garçon qui voulait dormir*, *op. cit.*, p. 186.

²⁵ *Ibid.*, p. 189.

²⁶ *Ibid.*, p. 273.

²⁷ P. Ricœur, « La souffrance n'est pas la douleur », *op. cit.*, p. 15.

²⁸ La mêmété, *sameness* en anglais, souligne le rapport et les liens entre les différents stades du développement de l'individu, relève des éléments invariants ou des similitudes qui permettent à l'individu de se reconnaître. Ricœur a proposé une définition de la mêmété sous quatre aspects, à savoir « l'identité numérique », « l'identité qualitative »,

de voir comment les éléments de la philosophie de l'identité ricœurienne peuvent nous aider à pénétrer au cœur de l'écriture d'Appelfeld.

Le principe de « permanence dans le temps » met l'accent sur la permanence de l'organisation d'un système combinatoire. Ce système fait ressortir le caractère relationnel de l'identité, à savoir qu'il y a un noyau ou un élément décisif, comme par exemple notre code génétique qui ne change pas, même si tous les autres éléments changent. À l'appui de la notion kantienne de « substance », Ricœur a proposé la notion « d'invariant relationnel »²⁹ comme une optique pour interpréter les événements qui arrivent chez le sujet. Dans *Histoire d'une vie*, Appelfeld met en scène cet « invariant » au sens du rapport avec le monde extérieur, lorsqu'il dit : « ma poétique personnelle s'est formée au début de ma vie [...] c'est alors que s'est déterminé en moi mon rapport aux hommes, aux croyances, aux sentiments et aux mots. Ce rapport n'a pas changé avec le temps »³⁰. Son rapport à Dieu et aux hommes prend racine dans les perceptions de l'enfance. L'habitude d'éprouver de la méfiance traduit en partie le rapport fondamental que l'auteur entretient avec autrui. Enfant, dès l'école primaire, l'auteur a été menacé par les autres élèves, plus robustes que lui. Dès lors, la relation aux autres est perçue comme un danger. Cette impression a été renforcée par l'expérience pendant la guerre. Même si Appelfeld est issu d'une famille juive assimilée et s'il n'appartient à aucune religion institutionnelle, la foi en Dieu est ancrée dans son identité, comme une preuve de « l'invariant relationnel » chez lui. Cette foi est redevable au retour de l'auteur vers ses racines culturelles au début de sa création littéraire et elle inspire ses réflexions sur la relation entre le peuple juif et Dieu dans sa seconde période de création.

Le deuxième élément, dans ce roman, qu'il est possible d'interpréter selon le principe de la permanence dans le temps, est la mémoire corporelle qui est la manière essentielle dont la mémoire est présentée dans les œuvres autofictionnelles d'Appelfeld. D'après Masha Itzhaki, « à plusieurs reprises Appelfeld soutient que le seul véhicule de la mémoire capable d'empêcher la falsification est de caractère corporel et non pas intellectuel »³¹. Cette mémoire qui, au moins depuis Proust, est nommée involontaire, est souvent mentionnée dans les œuvres de l'écrivain israélien, par exemple, dans *Histoire d'une vie*, au moment où il

« la continuité ininterrompue » et « la permanence dans le temps ». Voir P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit.

²⁹ Ibid., p. 143.

³⁰ A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, op. cit., p. 128.

³¹ Masha Itzhaki, *Le réel et l'imagination*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 117.

est question des souvenirs de la Guerre plus de cinquante ans après : l'auteur avoue que « la mémoire, s'avère-t-il, a des racines profondément ancrées dans le corps. Il suffit parfois de l'odeur de la paille pourrie ou du cri d'un oiseau pour me transporter loin et à l'intérieur »³². Enfant pendant la guerre, les perceptions, les sons et les sensations sont plus importants pour lui, comme matière de souvenirs, que les chiffres ou les noms de lieux. Toutes ces traces qui ont été gravées « dans les cellules du corps »³³ font partie de la condition corporelle qui constitue « un invariant existentiel [...] autour duquel tournent les variations imaginatives de la fiction littéraire »³⁴.

Revenons au concept « d'invariant relationnel » que Ricœur a proposé pour penser le principe de la permanence dans le temps et qui met l'accent sur la caractéristique structurale et systématique de l'existence humaine : dans cette perspective, les traces mémorielles emmagasinées dans le corps de l'écrivain formeraient un rapport invariant avec le substrat du corps de ce dernier. C'est-à-dire, si nous considérons le corps humain comme un système, les aspects physiques changent avec le temps, mais ces traces mémorielles, comme un noyau, ne changent pas, et demeurent engrammées pour toujours au plus profond de l'individu. Ce ne sera que lorsque des éléments évocateurs apparaîtront que ces souvenirs feront surface. Ainsi, cette mémoire involontaire pourra être déclenchée à nouveau, voire même de manière répétitive. Ce rapport invariant entre le substrat corporel et les traces mémorielles gravées dans le corps constitue une preuve convaincante du principe de la permanence dans le temps, comme quatrième composante de l'identité personnelle chez Ricœur. Nous reviendrons sur la « mémoire corporelle » chez Appelfeld dans nos réflexions ultérieures.

L'ipséité reste une notion peu définie dans la philosophie herméneutique de Ricœur. Dans *Soi-même comme un autre*, nous pouvons lire : « on ne voit pas comment la propriété de l'ipséité pourrait figurer dans une liste de prédicats attribués à une entité, même aussi originale que la personne »³⁵. Autrement dit, l'ipséité ne résiderait pas dans l'immutabilité d'une substance, ce sur quoi la modalité de la même insiste. Elle consisterait plutôt dans un maintien de soi à travers le temps, dans une continuité psychologique de l'identité personnelle dans le sens

³² A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, op. cit., p. 66.

³³ *Ibid.*, p. 110.

³⁴ P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 179.

³⁵ *Ibid.*, p. 48.

lockien. Ce maintien de soi qui importe pour la modalité de l'ipséité prend la forme de la parole tenue chez Ricœur, de « la fidélité à soi dans le maintien de la parole donnée »³⁶, ou de la promesse : « Toute promesse repose sur un engagement à la tenir. L'ipséité concerne donc [...] la manière dont je m'engage, et dont je prends position par rapport à mes propres engagements, dont je me porte garant de leur respect »³⁷. On pourrait affirmer que dans *Histoire d'une vie*, Appelfeld met en scène le processus de devenir écrivain car il a tenu la « promesse virtuelle » faite à ses parents, dans ses rêves.

Depuis son arrivée en Israël, le jeune Erwin Appelfeld, qui deviendra l'écrivain Aharon Appelfeld, s'est appliqué grandement pour apprendre la langue hébraïque : il a copié pendant longtemps les passages de la Bible et ce, même pendant sa convalescence lorsque la douleur et la souffrance le torturaient. En plus, dans les années cinquante, après avoir entamé ses études universitaires, l'écrivain a tiré profit du guide des érudits pour acquérir de nombreuses connaissances littéraires et aussi pour faire des lectures abondantes. Ses efforts pour s'instruire constituent une preuve de sa volonté de tenir sa parole à l'égard de sa mère.

Mémoire corporelle : un regard bergsonien

Les souvenirs, dans *Histoire d'une vie*, s'actualisent à travers les attitudes du corps. Ces traces mnésiques, exactement localisées dans le corps, sont essentiellement fugitives et ne se matérialisent que par hasard, soit par l'intermédiaire d'une attitude corporelle particulière, soit à travers l'indétermination même de cette attitude qui laisse le champ libre au caprice de leur manifestation³⁸.

Dans *Matière et mémoire*, Bergson a proposé la notion de « souvenir pur »³⁹, qui s'incarnerait dans la perception :

Le souvenir pur, au contraire, n'intéresse aucune partie de mon corps. Sans doute il engendrera des sensations en se matérialisant ; mais à ce moment précis il cessera d'être souvenir pour passer à l'état de chose présente, actuellement vécue ;

³⁶ *Ibid.*, p. 143.

³⁷ Claude Romano, « Identité et ipséité : l'apport de Paul Ricœur et ses prolongements », dans *Du texte au phénomène : parcours de Paul Ricœur*, sous la direction de Marc-Antoine Vallée, Sesto San Giovanni, Paris, Éditions Mimésis, Coll. « Esprit des signes », 2015, p. 136.

³⁸ Henri Bergson, *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit* (1896), Brussels, Ultra Letters Publishing, 2013, p. 75.

³⁹ *Ibid.*, p. 95.

et je ne lui restituerai son caractère de souvenir qu'en me reportant à l'opération par laquelle je l'ai évoqué, virtuel, du fond de mon passé. C'est justement parce que je l'aurai rendu actif qu'il sera devenu actuel, c'est-à-dire sensation capable de provoquer des mouvements⁴⁰.

D'après Bergson, ces souvenirs purs sont impuissants et ils se matérialiseront par l'image du corps du sujet. Le corps, inscrit dans la durée, « n'est point autre chose que la partie invariablement renaissante de notre représentation »⁴¹ et il est « le *lieu de passage* des mouvements reçus et renvoyés »⁴². Notre corps sert de point de contact entre la mémoire du passé (où le « souvenir pur » est emmagasiné) et le présent (dans lequel le corps vit). Ainsi, la mémoire du passé, le corps humain et les perceptions présentes constituent des mécanismes sensori-moteurs qui « fournissent aux souvenirs impuissants, c'est-à-dire inconscients, le moyen de prendre corps, de se matérialiser, enfin de devenir présents »⁴³. Dans ce sens, la mémoire du corps chez Appelfeld pourrait être en partie analysée d'un point de vue bergsonien.

En premier lieu, les perceptions dans la forêt, par exemple : l'image du champ vert, l'arbre couvert de pommes rouges et l'image des objets menaçants (le pieu brandi par Maria)⁴⁴, ont été enregistrées dans l'inconscient de l'écrivain. À l'occasion où des évocations apparaissent, ces souvenirs descendent « des hauteurs de la mémoire pure jusqu'au point précis où s'accomplit l'action »⁴⁵. Dans le cas d'Appelfeld, ce sont principalement des mouvements corporels qui suscitent les évocations de ces souvenirs purs. Par exemple, quand il mentionne les souvenirs du moment où il a vu le pommier :

J'étais si stupéfait que je fis quelques pas en arrière. Mon corps se souvient mieux que moi de ces pas en arrière. Chaque fois que je fais un faux mouvement du dos ou que je recule, je vois l'arbre et les pommes rouges [...] À mon réveil, le ciel rougeoyait déjà, je ne savais que faire et me mis à genoux. J'ai encore aujourd'hui la sensation de cette position et, chaque fois que je m'agenouille, je me souviens du coucher de soleil qui rougeoyait entre les arbres et j'ai envie de me réjouir⁴⁶.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 99.

⁴¹ *Ibid.*, p. 107.

⁴² *Ibid.*, p. 108.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, op. cit., p. 79.

⁴⁵ H. Bergson, *Matériau et mémoire*, op. cit., p. 108.

⁴⁶ A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, op. cit., p. 66.

Le geste corporel joue un rôle essentiel de déclencheur du souvenir pur. Ainsi, la mémoire pure apparaît à la conscience par l'intermédiaire du corps, plus précisément, au travers de l'action du sujet, et elle se confond avec le présent de ce dernier. En deuxième lieu, les souvenirs du passé de l'écrivain provoquent des réactions particulières de son corps, face aux perceptions ou sensations qui peuvent s'associer à celles de la mémoire du passé. Bergson, dans *Matière et Mémoire*, souligne que celle-ci « présente aux mécanismes sensori-moteurs tous les souvenirs capables de les guider dans leur tâche et de diriger la réaction motrice dans le sens suggéré par les leçons de l'expérience : en cela consistent précisément les associations par contiguïté et par similitude »⁴⁷. En ce sens, ces souvenirs du passé, comparés à la « mémoire volontaire » chez Proust, sont plus étroitement liés au présent du sujet, car ils font naître chez lui des mouvements qui le relient au devenir, soit à son avenir. Du coup, le souvenir pur se matérialise et se confond avec le moment présent et celui-ci devient en l'occurrence « sensori-moteur ».

Dans *Histoire d'une vie*, Appelfeld a mentionné plusieurs cas dans lesquels la mémoire du passé « dirige » le mouvement corporel. Enfant, s'étant trouvé dans un contexte traumatique, ce qu'il a perçu a été emmagasiné dans son inconscient. Ces traces mnésiques non maîtrisées par la conscience ont leur réactivité durable et occasionnent ainsi la « contrainte de répétition » chez le sujet traumatisé. D'ailleurs, du fait que l'écrivain a vécu dans un environnement traumatique pendant des années, et que les réactions du corps à certaines perceptions sont répétitives, certains mouvements deviennent proches de la « mémoire-habitude » dans le sens bergsonien, étant donné que « toute perception se prolonge en action naissante ; et à mesure que les images, une fois perçues, se fixent et s'alignent dans cette mémoire, les mouvements qui les continuaient modifient l'organisme, créent dans le corps des dispositions nouvelles à agir »⁴⁸. La menace de mort que l'enfant a éprouvée pendant des années dans la forêt lui a fait contracter l'habitude de raser les murs d'un pas rapide ; la méfiance vis-à-vis des autres, née en ce temps-là, fait naître chez lui l'habitude de s'arrêter « tous les quelques pas pour écouter »⁴⁹, ainsi que la solitude éprouvée pendant la guerre à cause de la perte de sa mère, assassinée au début de la guerre, et de la séparation qui s'ensuit avec son père déporté, occasionnent des émotions négatives intenses face aux

⁴⁷ H. Bergson, *Matière et mémoire*, op. cit., p. 108.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 56.

⁴⁹ A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, op. cit., p. 124.

séparations, jusqu'à « sangloter violemment »⁵⁰, même lorsque celles-ci sont insignifiantes.

Dans la même œuvre, l'auteur a montré deux autres cas où il est question de la mémoire corporelle qui déclenche des mouvements particuliers chez le sujet :

Comme j'ai passé une grande partie de la guerre dans des villages, des champs, au bord de rivières et dans des forêts, ce vert s'est inscrit en moi. Chaque fois que j'ôte mes chaussures et que je marche sur l'herbe, je me souviens aussitôt des pâturages et du bétail tacheté éparpillé à l'infini, et la peur des grands espaces revient. Mes jambes se tendent, et il me semble un instant que je me suis trompé. Je dois retourner rapidement à la lisière de la forêt, car les lisères sont plus sûres [...] Il arrive que je me trouve dans un passage sombre, parfois à Jérusalem, et je suis sûr que bientôt le portail va se refermer et que je n'aurai plus d'issue. J'accélère alors le pas et je tente de me sauver⁵¹.

La perception et la sensation du passé se sont fixées et ont été inscrites à l'intérieur même des cellules du corps de l'auteur. D'autant plus lorsqu'il s'agit d'un contexte traumatique et que ce dernier survient en bas âge, puisque les sensations sont plus intensifiées, et qu'elles constituent des stimulations répétitives des mécanismes physiques et psychiques du sujet. Le corps a enregistré ses réactions face à ces excitations extérieures. Vu que le sujet les a « pratiquées » répétitivement, et ce pendant longtemps, ces réactions corporelles momentanées font partie de la mémoire du passé et constituent des évocations de la mémoire du passé. Du coup, quand la même perception réapparaîtra, des mouvements corporels similaires auront lieu, la mémoire fera des associations avec le présent et commencera à guider et diriger le corps dans son action. Dans l'exemple de la couleur verte du champ et la scène des pâturages, c'est la grandeur du pâturage qui a occasionné la peur des grands espaces chez l'enfant ; et la sensation imprimée entraîne une tension de ses jambes. Avec la répétition des sensations et des réactions corporelles, ces dernières sont devenues elles-mêmes des évocations de la mémoire du passé qui correspondent à la « sensation affective »⁵² chez Bergson.

Les sensations que la perception du monde extérieur fait naître chez le sujet produisent des mouvements spécifiques chez ce dernier, car les stimuli extérieurs s'incarnent dans un point déterminé du corps du sujet qui s'en trouve affecté. D'après Bergson, « dans le cas d'une sensation

⁵⁰ *Ibid.*, p. 110.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² H. Bergson, *Matériau et mémoire*, *op.cit.*, p. 40.

affective, c'est-à-dire douloureuse, un mouvement est initié localement par la partie lésée du corps, pour remettre les choses en place [...] En tant que composante du présent, ce mouvement détermine l'avenir immédiat. Prolongeant la sensation en action, il est automatique »⁵³. Le cas de la « sensation affective » éclaircit bien la douleur incorporée chez l'individu qui a un vécu traumatique, comme dans le cas d'Appelfeld :

Parfois c'est une attitude qui fait ressurgir devant moi une gare bondée de gens et de paquets, de disputes et de coups donnés aux enfants, et de mains qui ne cessent de supplier : « De l'eau, de l'eau. » Et soudain des centaines de jambes se redressent et se ruent d'un seul mouvement vers un récipient d'eau arrivé sur le quai d'on ne sait où, et un large pied se plante dans ma taille étroite et me coupe la respiration. C'est incroyable, mais ce pied est encore planté en moi, la douleur est récente, et il me semble, l'espace d'un instant, que je ne pourrai bouger d'un pouce tant la douleur est grande⁵⁴.

Le cas de la douleur incorporée révèle la force que la mémoire du passé impose au corps, du fait que son évocation est enregistrée dans le corps lui-même, que des sensations ou des affections sont ancrées sur un point déterminé du corps. Le moment présent, d'après Bergson, empiète sur le passé et l'avenir⁵⁵. Pour les individus qui ont vécu un traumatisme, leur « moment présent » et leur « avenir immédiat » sont liés plus fortement au passé sur le plan corporel que chez l'individu moyen. Ainsi, « dans la douleur, nous sommes attachés à un point du corps que nous ne pouvons fuir ni dans l'espace, ni dans le temps »⁵⁶, fait qui correspondrait au « destin de l'être » chez Kertész.

Mémoire du corps et mémoire affective

Les mouvements corporels jouent un rôle considérable pour la représentation des souvenirs de la guerre dans *Histoire d'une vie*. Le psychiatre et philosophe français Paul Sollier, dont Proust fréquenta la clinique pendant six semaines en 1905⁵⁷, spécialiste en mémoire affective,

⁵³ Joël Dolbeault, « Le présent comme corps vécu, selon Bergson », *Revue Philosophique de Louvain*. Troisième série, Tome 112, n° 4, 2014, p. 714.

⁵⁴ A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, op. cit., p. 111.

⁵⁵ H. Bergson, *Matière et mémoire*, op. cit., p. 98.

⁵⁶ Thomas Fuchs, « Mémoire de la douleur et du traumatisme », *PHAINOMENON*, 28 (2018), p. 127-145, p. 131.

⁵⁷ Voir Irene Albers et Philipp Engel, « La poétique proustienne de la 'mémoire affective'. Perspectives historiques et actuelles », *Revue d'études proustiennes*, n° 9, 2019 – 1, *Proust et la philosophie : regards de la critique allemande*, p. 97.

a traité de la mémoire du point de vue physiologique. Selon lui, les impressions externes produites par l'objet perçu, font naître des réactions intérieures, et ce sont ces dernières qui comptent dans la fixation des souvenirs. Ces réactions constituent, d'après lui, des « impressions transformées » et ce sont celles-ci, « ayant produit un état moléculaire et dynamique spécial dans les centres nerveux, qui sont perçues ou aperçues »⁵⁸ dans l'étape de la formation des souvenirs :

La reproduction de ces impressions sous forme de souvenirs ne peut se faire que dans les mêmes centres, présentant le même état moléculaire et dynamique. Si cet état moléculaire et dynamique était différent de celui qui s'est produit autrefois sous l'influence des excitations externes, ce seraient d'autres images, ou d'autres représentations qui surgiraient. Ce ne serait donc pas des souvenirs ⁵⁹.

Essayons de comprendre cette observation physiologique en l'appliquant au cas de la « mémoire corporelle » chez Appelfeld. La perception des objets extérieurs fait naître des réactions dans certaines parties du cerveau et celles-ci donnent lieu à certaines sensations ou actions corporelles qui font partie de l'état moléculaire et dynamique mentionné ci-dessus. Ce sont ces sensations éprouvées lors de la perception originelle et les mouvements ou attitudes corporels qui s'ensuivent *hic et nunc* qui joueront le rôle d'évocateur. Avec son ouvrage publié en 1900, intitulé *Le problème de la mémoire : essai psychomécanique*, Sollier a commencé à remarquer les différences entre ces deux types d'évocateurs éventuels de souvenirs que sont « l'évocation moléculaire » et « l'évocation potentielle »⁶⁰, et il a aussi précisé ses réflexions sur le rapport des évocateurs cénesthésiques à la mémoire affective dans son article *Mémoire affective et cénesthésie*, publié en 1913. Selon lui, les images que font naître les sensations, surtout quand il s'agit de sensations gustatives et olfactives, restent intérieures au sujet et font corps avec le sujet et c'est pour cela que les souvenirs reliés aux sensations revêtent un ton plutôt affectif⁶¹. Cette observation correspond au cas de la petite madeleine chez Proust, c'est-à-dire, un goût qui fait ressurgir toutes les images du passé engrammées dans le corps malgré le sujet lui-même (mémoire involontaire). De plus, cette évocation des souvenirs n'engage

⁵⁸ Paul Sollier, *Le problème de la mémoire : essai de psycho-mécanique*, Paris, Félix Alcan, 1900, p. 126.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 126.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 117.

⁶¹ Paul Sollier, « Mémoire affective et cénesthésie », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. 76, 1913, p. 566.

pas de mouvement corporel particulier, car il concerne un cas proche des sensations internes où « l'objet qui les provoque est indéterminé dans l'espace ; la seule place qu'il y occupe pour nous est celle de la partie de notre corps qui est impressionnée par lui »⁶². Différents des souvenirs reliés aux images visuelles et auditives, ceux qui procèdent davantage de sensations tactiles sont « localisables et projetables, sous forme d'images, à la fois dans la partie du corps où elles se produisent et dans le point de l'espace d'où part l'excitation qui les provoque. L'élément affectif et personnel qui leur est lié peut donc être tantôt très important, tantôt très accessoire »⁶³. Cette réflexion sur les souvenirs au niveau affectif nous amène à la conclusion que lors de la formation, ainsi que lors de l'évocation des souvenirs, « les sensations dont l'origine est en nous-mêmes, ou ne se produisent que par un contact direct de l'excitant avec nous, sont douées d'un ton affectif d'autant plus marqué que cette origine est plus interne, et leur représentation comporte de même un élément affectif d'autant plus important »⁶⁴.

Les sensations tactiles jouent un rôle essentiel dans la mémoire d'Appelfeld, de sorte que les souvenirs font corps avec lui, constituant ainsi une partie de sa personnalité. Prenons comme exemple la scène où le héros-enfant se fait expulser par la paysanne Maria :

Elle prononça ces mots en me giflant, mais elle ne se contenta pas de cela : elle me poursuivit, un pieu à la main, et me frappa. J'avais vu le pieu et je tentais de me redresser mais je ne le pouvais pas. Finalement comme un cheval harnaché qui se dégage d'un marécage à force de coups de fouet, je me relevai et me mis à courir.

Plus de cinquante ans ont passé et la même peur habite mes jambes. Parfois il me semble que le pieu qu'elle agitant au-dessus de moi est encore brandi⁶⁵.

Le contact direct avec « l'excitant » extérieur donne lieu à une sensation de peur chez le sujet. Même si l'origine de cette sensation n'est pas interne, comme celle des sensations gustatives ou olfactives, cette sensation, comme souvenir, revêt quand même un ton « affectif », car d'un côté, les excitations produites sur le moment font partie de l'état moléculaire et dynamique du cerveau ; d'un autre côté, ces excitations occasionnent des impressions organiques qui sont localisables dans le corps. Du coup, les souvenirs, dont la reviviscence de cette sensation

⁶² *Ibid.*, p. 566.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*, p. 567.

⁶⁵ A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, op. cit., p. 78-79.

douloureuse, se projettent dans la partie du corps où ont eu lieu les excitations originales.

D'ailleurs, pour mieux distinguer les « souvenirs affectifs » des « souvenirs sensoriels », Sollier souligne une différence importante : l'évocation des souvenirs sensoriels ne donne lieu à aucune modification de l'état cénesthésique et affectif du sujet. Par contre, « quand il s'agit de souvenirs affectifs dans lesquels l'élément représentatif n'entre que pour une part plus ou moins infime, toute notre personnalité doit être modifiée, car nous ne pouvons nous représenter que des émotions que nous sommes capables d'éprouver actuellement »⁶⁶. Autrement dit, comme dans le cas de la « mémoire involontaire » chez Proust, la volonté n'a presque aucun impact. En fait, pour Sollier, les souvenirs sensoriels appartiennent plutôt à la mémoire intellectuelle, qui correspondrait à la « mémoire-habitude » chez Bergson, pour laquelle la répétition joue un rôle essentiel. Dans ce sens, la plupart des souvenirs représentés dans *Histoire d'une vie* sont d'un ordre affectif, car maintes fois, quand les souvenirs sont évoqués, soit l'état affectif du narrateur, soit son état cénesthésique est modifié, ou les deux états changent en même temps. Reconsidérons le passage déjà analysé :

Comme j'ai passé une grande partie de la guerre dans des villages, des champs, au bord de rivières et dans des forêts, ce vert s'est inscrit en moi. Chaque fois que j'ôte mes chaussures et que je marche sur l'herbe, je me souviens aussitôt des pâturages et du bétail tacheté éparpillé à l'infini, et la peur des grands espaces revient. Mes jambes se tendent, et il me semble un instant que je me suis trompé. Je dois retourner rapidement à la lisière de la forêt, car les lisères sont plus sûres. À la lisière on voit sans être vu⁶⁷.

Dans ce cas, les mouvements corporels reproduisent les images du passé et surtout la sensation ou bien l'émotion ressentie sur le moment. En plus, le rappel de l'état affectif donne lieu à des changements de l'état cénesthésique actuel. La reviviscence de l'état cénesthésique produit une illusion où le sujet est ramené temporairement à son ancienne personnalité. Tout ce processus dans l'ordre mnésique constitue « la régression de la personnalité » proposée par Sollier.

L'évocation de souvenirs affectifs par un état cénesthésique du sujet correspond à la notion « d'évocation potentielle »⁶⁸ mentionnée plus

⁶⁶ P. Sollier, « Mémoire affective et cénesthésie », *op. cit.*, p. 564.

⁶⁷ A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, *op. cit.*, p. 110.

⁶⁸ Sollier a proposé « deux processus d'évocation : l'un par reconstitution d'un état moléculaire antérieurement produit par des excitations d'ordre déterminé (évocation par association de ressemblance ou de contiguïté, par le langage, ou par les impressions

haut. Sollier a accordé une grande importance aux impressions émotionnelles et cénesthésiques dans la « reviviscence » des souvenirs, où le sujet revit les anciens moments avec une plus grande intensité que dans les autres processus d'évocation des souvenirs. Le psychologue appelle les impressions ou les évocateurs d'ordre émotionnel et cénesthésique des « éléments personnels des souvenirs »⁶⁹. Notons que le mot « personnel » que Sollier utilise de manière récurrente fait allusion à ses réflexions sur le rapport des souvenirs qui sont évoqués involontairement ou de manière reliée plus étroitement au corps, à la personnalité ou à l'identité personnelle.

L'évocation des souvenirs qui se réalise par l'entremise des attitudes corporelles⁷⁰ est récurrente dans toute la représentation des souvenirs chez Appelfeld. Déjà dans l'exemple cité plus haut sur la peur des grands espaces, nous avons mentionné les mouvements. Ceux-ci sont définis comme « mouvements évocateurs »⁷¹ par Sollier ; ils peuvent évoquer les conséquences ou l'action que les perceptions ou les sensations ont produit sur notre personne. Dans la scène exemplaire de la vue d'un arbre couvert de pommes rouges, le « faux mouvement » ou le fait de « reculer » peuvent faire resurgir l'image de l'arbre ; l'action de « s'agenouiller » permet à l'auteur de revivre le crépuscule et la joie éprouvée sur le moment.

Notre approche de l'écriture d'Appelfeld à travers des catégories empruntées à Ricœur, Bergson et Sollier est en mesure d'offrir, nous

nouvelles analogues ou identiques aux anciennes) et qui, suivant sa facilité et sa rapidité d'organisation, donne lieu à l'évocation simple ou à l'évocation dite volontaire ou avec effort ; l'autre par développement d'un état dynamique cérébral dont le potentiel correspond à celui d'états moléculaires anciens, correspondant eux-mêmes à des impressions données, qui se trouvent ainsi évoquées, quand ces états moléculaires sont reconstitués (évocation par les états émotionnels et cénesthésiques). On pourrait désigner ces deux processus sous le nom d'*évocation moléculaire* et d'*évocation potentielle* », dans *Le problème de la mémoire : essai de psycho-mécanique*, op. cit., p. 116-117.

⁶⁹ Ibid., p. 120.

⁷⁰ Les attitudes corporelles constituent un élément principal dans les études du psychologue Théodule Ribot (1839-1916) sur la mémoire affective. Dans son article *Mémoire affective et cénesthésie* (1913), Sollier les nomme « attitudes kinesthésiques » car « la kinesthésie n'est que l'un des modes de la cénesthésie » (p. 593). En outre, selon lui, il faut observer l'attitude corporelle dans l'ordre kinesthésique et psychique en même temps.

⁷¹ Paul Sollier, *Essai critique et théorique sur l'association en psychologie : leçons faites à l'Université nouvelle de Bruxelles, 1905 / par le Dr Paul Sollier*, Paris, Félix Alcan, 1907, p. 21.

semble-t-il, une grille de lecture permettant de mettre en lumière certains aspects marquants des stratégies narratives de l'auteur israélien : les gestes et les postures de l'enfant sous l'emprise de la peur, les réactions corporelles qui répondaient à la menace et aux situations hautement dangereuses en développant la prudence et l'attention dans une même tension, se transmutent chez l'« enfant romancier »⁷² en une esthétique philosophique de la représentation des souvenirs traumatiques. De l'« alphabet »⁷³ corporel (geste) né d'une condition extrême, Appelfeld passe à la mémoire corporelle et à sa « mutation esthétique »⁷⁴ par l'écriture (la parole). C'est le corps, en tant que substance existentielle, qui constitue la base à travers laquelle le passé s'actualise et influence l'avenir. Le corps, où demeurent les traces mnésiques et physiques invariables, incarne une preuve, pour le sujet, de son expérience du trauma. Par conséquent, grâce à la mise en scène du processus d'évocation des souvenirs par l'écriture littéraire l'auteur tisse les ruptures au niveau temporel que les événements traumatiques font naître et revoit les éléments qui constituent les noyaux invariables de son identité. De ce geste surgit la valeur ontologique de sa création littéraire.

⁷² Masha Itzhaki, « Aharon Appelfeld, L'enfant romancier », dans *L'Enfant-Shoah*, Sous la direction de Ivan Jablonka, Paris, PUF, 2014, p. 173-184.

⁷³ Terme emprunté à Anny Dayan Rosenman, *Les alphabets de la Shoah*, Paris, CNRS Éditions, 2007.

⁷⁴ Sur les « mutations esthétiques » dans la littérature de la Shoah, voir Catherine Coquio, *La littérature en suspens. Écritures de la Shoah, le témoignage et les œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2015.